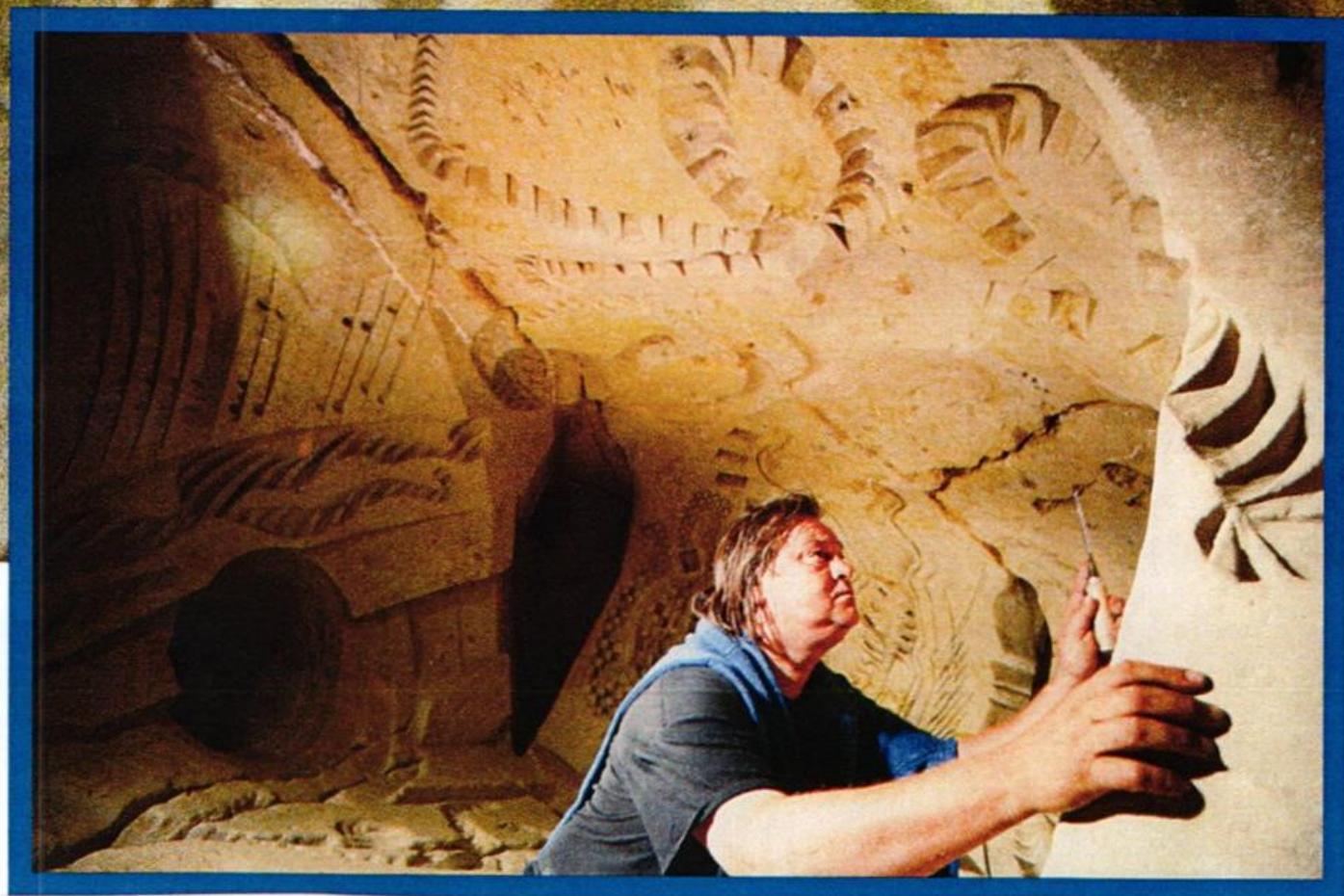


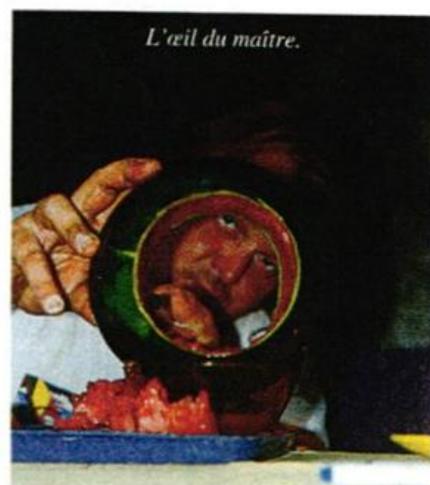
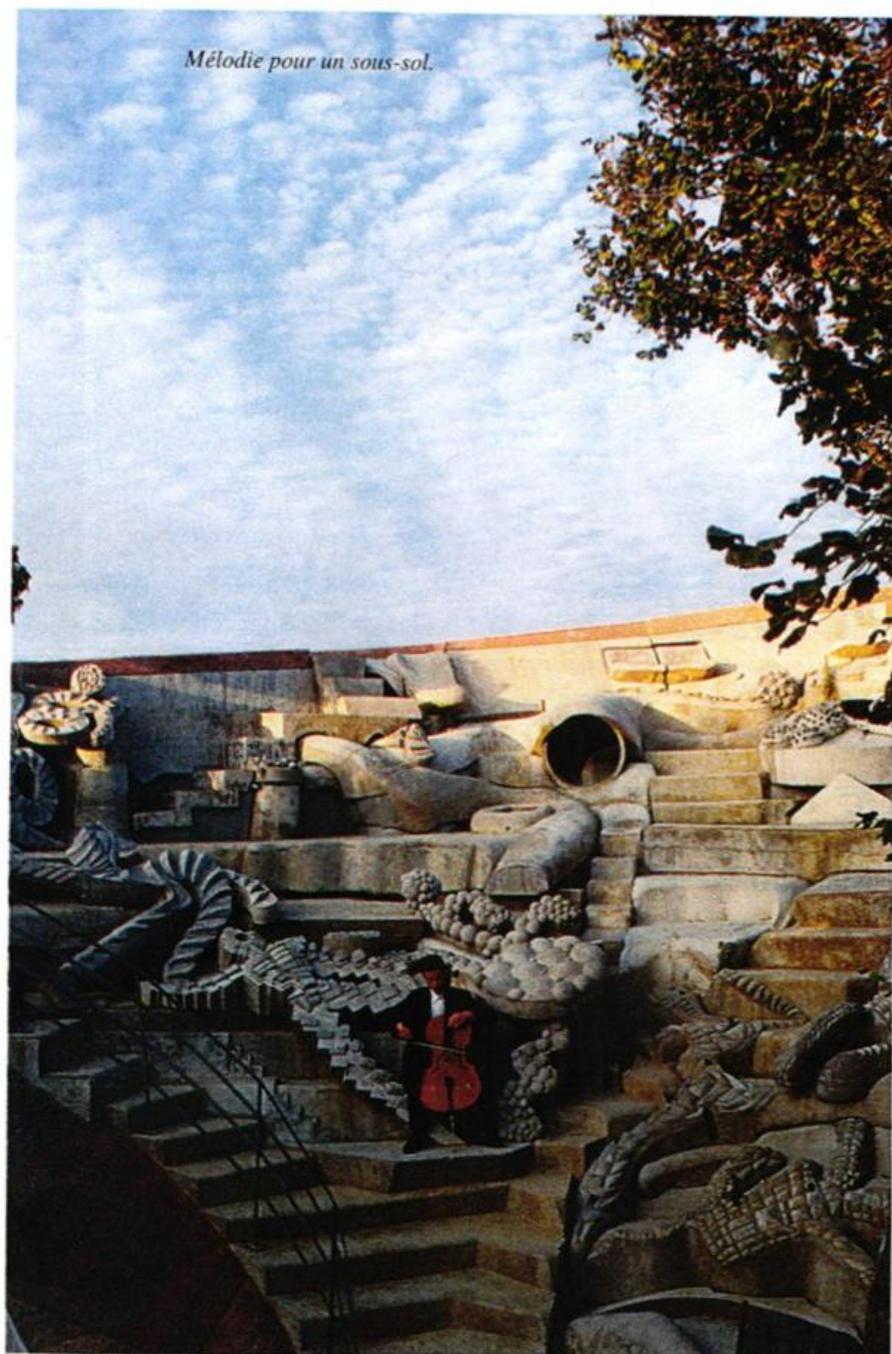
Planète
des songes
à l'Orbière

LANJOU



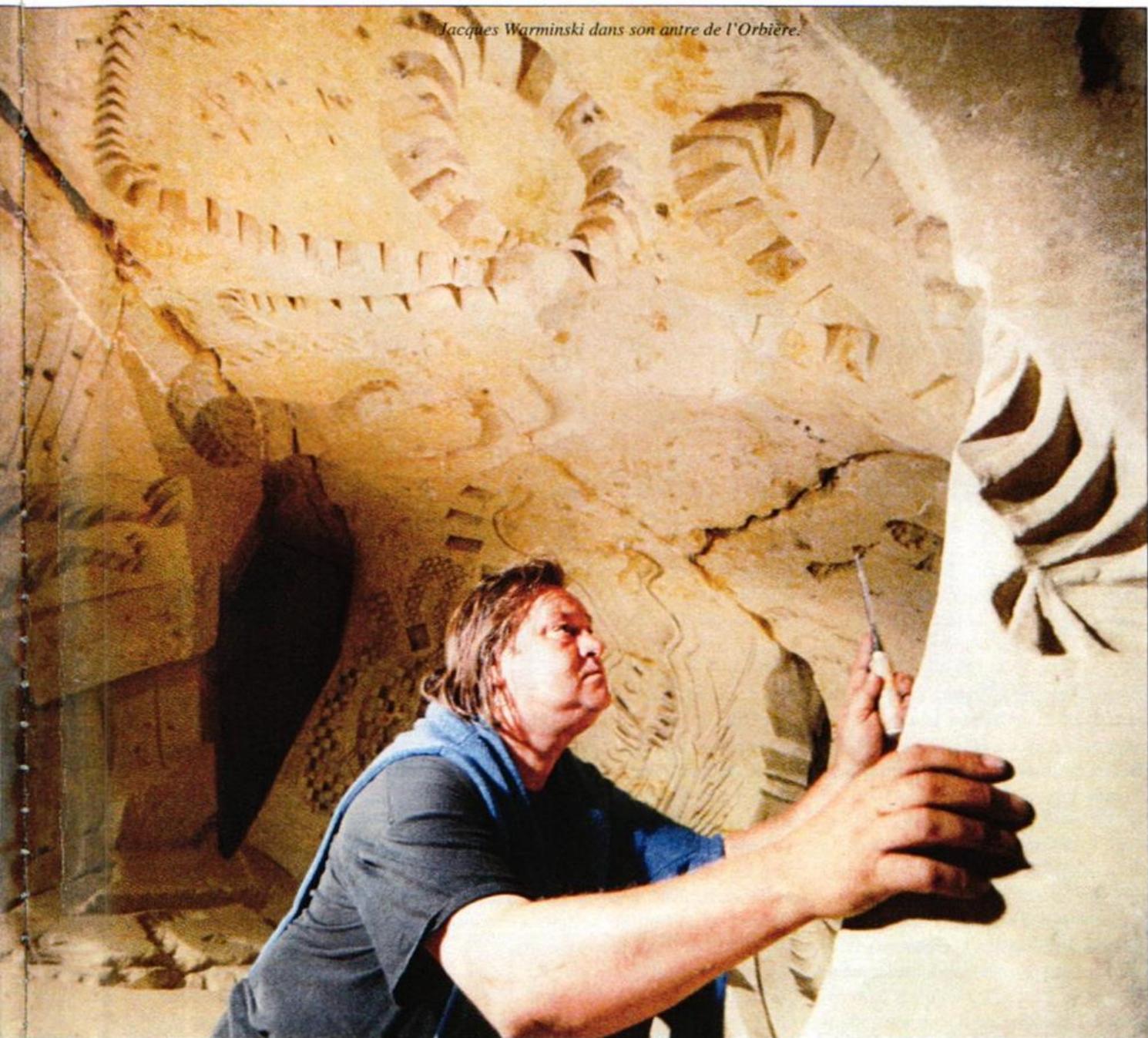
L'ANJOU EN SOUS-SOL

La planète des songes de Warminski



Du délire ! Dans l'ancre de l'Orbière, à Saint-Georges-des-Sept-Voies, Jacques Warminski réhabilite tout un univers mythique et propose, avec ses sculptures éphémères, une nouvelle conquête de l'espace. Voici la planète d'un plasticien pas comme les autres.

Jacques Warminski dans son antre de l'Orbière.



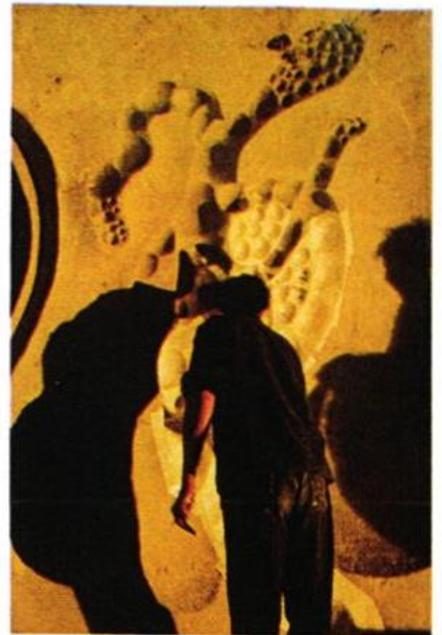
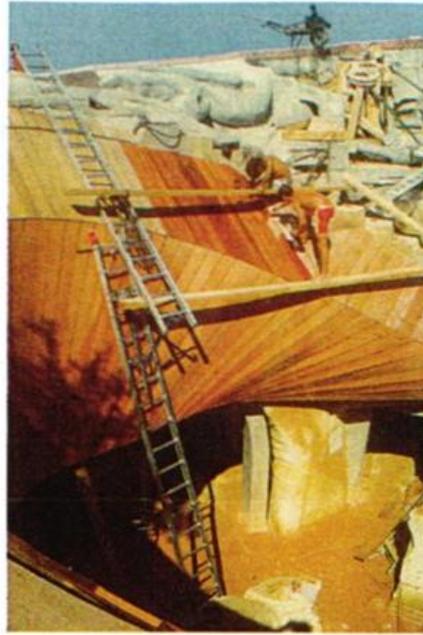
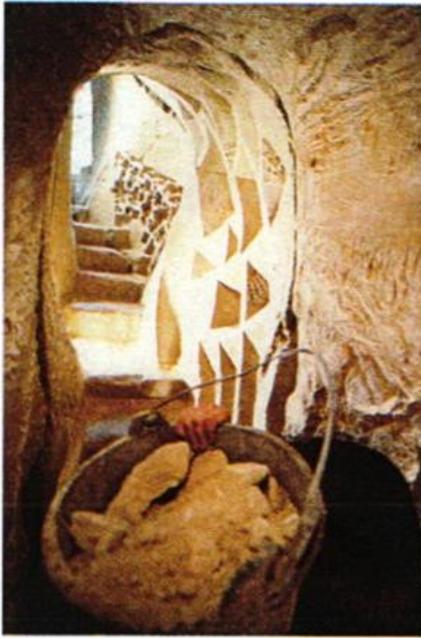
Ce gars là n'était pas fait pour mignarder l'argile dans son petit coin ou pour roucouler de suffisance dans les vernissages avec la moue affectée des gens feignant d'avoir compris tout ce qu'ils se disent. Les paluches de Jacques Warminski, son imposant quintal emmitoufflé sous des pull-over généralement gris, sa vision de l'environnement... tout le destinait à un affrontement physique, brutal, avec la matière brute.

Warminski n'est pas un plasticien comme les autres, c'est sûr. Il lui faut un univers qui soit à la dimension des légendes vivantes qu'il porte en lui ; il lui faut inventer en permanence un monde

où « l'hénaurme », façon Rabelais, devient pour lui une façon de vivre et de respirer, de composer une partition pour le millénaire à venir, de se libérer d'un réel médiocre et d'un environnement appauvri.

Au départ, il y a donc eu ce choc entre Jacques Warminski et le tuffeau. Pas le tuffeau bien poli des maisons bourgeoises du val de Loire, avec leurs murs aux arêtes tranchantes et leur façon de se dorer au soleil au pied de maigrelettes plages ocre. Le tuffeau que Jacques Warminski a rencontré en Anjou, c'est celui des boyaux de la terre qui ne sont pas sans rappeler d'ailleurs les « boyaux du cul » par où la Gargamelle de Rabe-

lais se vida complètement avant d'accoucher, par l'oreille, de Gargantua. Un peu à la manière d'une légende née sous le verbe délirant de Rabelais, Warminski est entré avec ses mains, avec son corps, avec ses tripes et ses délires dans les entrailles encore chaudes de l'Orbière, un lieu-dit de Saint-Georges-des-Sept-Voies signifiant, en vieux français, le « mur sans ouverture ». C'était il y a quelques années. Si peu d'années, finalement, au regard de l'histoire de l'humanité troglodyte... Les cavités de l'Orbière, déjà creusées, portaient encore sur leurs murs fragiles les traces de vie et les soucis domestiques de ses derniers habitants : il y a environ un siècle.



Étapes de la construction du site : une « petite suite de creusements en sol mineur ».

dans ce no man's land de Saint-Georges-des-Sept-Voies, cinq familles — des journaliers, un tisserand, un cordonnier et une couturière — vivaient sous un grand toit tapissé d'herbe. Un peu plus loin, une carrière et une ferme souterraine complétaient la structure de vie triangulaire du village dont on peut penser qu'il évoluait pratiquement en autarcie.

UNE LECTURE VERTICALE DE L'UNIVERS

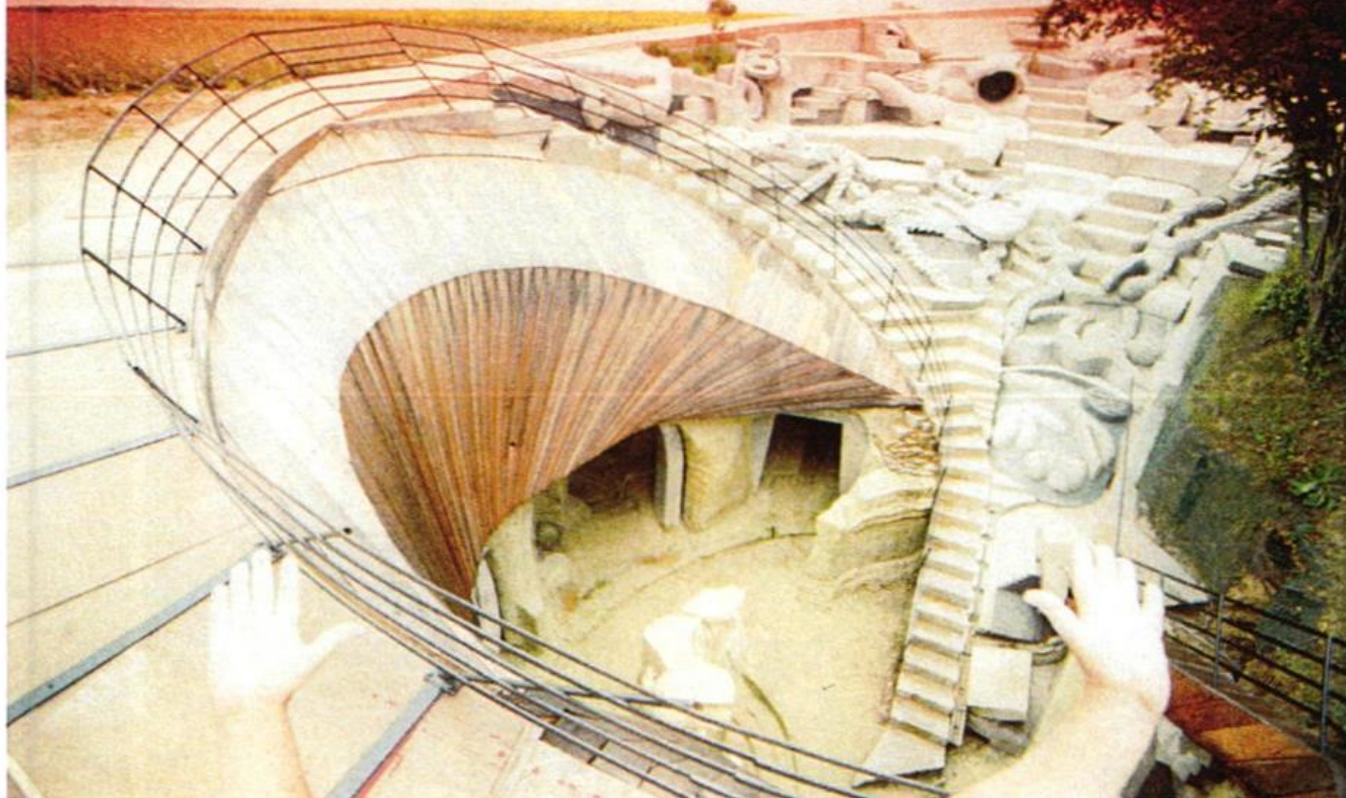
Le choix de l'Orbière n'était pas fortuit pour le plasticien hors normes Warminski. Dans la manière dont il conçoit les espaces à créer, les volumes à inventer, il y a toujours une dimension anthropogénique première. Le vivant d'abord. Il ne se sent nullement concerné par les plaisirs de l'esthète qui cherche à retrouver dans un objet contournable des émotions déjà éprouvées. Comme il le dit, dans un langage imagé : « *Je n'ai pas envie de vivre avec une barboteuse sur les fesses et une petite cuillère dans la bouche* », signifiant ainsi que la sculpture classique dont on fait le tour relève du patrimoine, rien d'autre que du patrimoine. Il ne faut pas s'y tromper pour autant : Jacques Warminski apprécie la beauté des couleurs et l'harmonie d'une toile ou la perfection académique d'une sculpture. Mais passé le moment

de la satisfaction visuelle, il lui faut aller articuler des espaces nouveaux où les autres pourront passer la tête, le tronc, les jambes, l'imaginaire, l'inconscient, le conscient, la sensualité, la libido et tout le reste. Ce n'est donc pas un hasard si l'Orbière, pour avoir été jadis habité d'amours ancillaires possibles, de cris d'enfants, de soupirs de vieux, du petit bruit sec et répété du marteau sur la semelle, de ronflements, de jurons et de borborygmes, lui a susurré longtemps à l'oreille la mélodie de la partition artistique qu'il allait y jouer. L'Orbière et Warminski, c'était en somme une rencontre fatale. Déraisonnable et dévorante, aussi, même si une petite musique familière était déjà inscrite sur la poussière des parois quand il s'est mis en tête d'appriivoiser le lieu : ici une cour en pente douce en forme d'avant-scène, là une grosse bulle monolithique et monochrome résonnant encore du geste arrondi de son lointain architecte d'intérieur,

là encore une habitation souterraine aux murs déjà verticaux avec ses voûtes de plein cintre ou ses voûtes plates. La lisibilité parfaite de cette petite suite de creusements en sol mineur, la diversité dans la composition, racontaient au plasticien mille années de vie troglodytique en saumurois et ailleurs. Tout cela lui parlait de fantomatiques silhouettes, d'hommes et de femmes qui ont vécu là et y sont morts. Car l'anthropogénie — donc l'histoire de l'évolution de l'homme — est véritablement au cœur des recherches de Jacques Warminski. La mise en scène de ses sculptures aériennes soumises au aléas de la lumière et du vent ou de son « *Hélice Terrestre* » conçue comme un vaisseau spatial, est une invitation à lire le monde de façon verticale, depuis les entrailles de la terre jusqu'aux étoiles. Ce que nous dit finalement Jacques Warminski en jouant avec les volumes et les matières, c'est que nous n'en avons toujours pas fini avec la notion de terre plate et conséquemment de lignes géométriques qui ont généré toutes ces habitations à angles droits, alignées sur le même modèle. Cette manière rectiligne de s'inscrire dans l'espace, ces murs droits et fermés sur lesquels l'œil vient inmanquablement buter, signent un appauvrissement de l'environnement et peuvent partiellement expliquer la difficulté de vivre en groupe. La leçon est à retenir.



L'œuvre achevée : « Tendre comme le tuffeau et subtil comme les petites choses qu'il laisse se déliter lentement sous le soleil et le vent. »



LA BIPOLARITÉ DE L'ŒUVRE, C'EST CELLE DE L'HOMME

Justement, si les formes que Warminski a créées à l'Orbière sont si séduisantes, c'est qu'elles ont un caractère ludique. Au point que — tout en haut de l'Hélice Terrestre — le béton modelé et moulé, allié au bois, invite à un contact physique, sensuel, et perd toute la dimension aliénante que lui confère son utilisation dans le bâti traditionnel. Dans les galeries, dans le ventre tendre de la terre, les sculptures évidées de Jacques Warminski ajoutent ce supplément d'âme — le souffle de la création sans objet utilitaire — qui manquait aux cavernes troglodytiques à usage domestique. Il faut dire que le plasticien n'avait pas le même souci que les anciens locataires de l'Orbière quand il a investi l'endroit. Il n'est pas venu s'enterrer par nécessité. Il est venu là avec le recul de l'homme de l'art qui a pris le temps, et la peine, d'étudier le passé immémorial de la vie troglodytique. Avec ce qu'il savait, avec les substrats résiduels de son cerveau reptilien, avec sa capacité à rêver une autre relation à l'espace, Warminski s'est tantôt lové dans

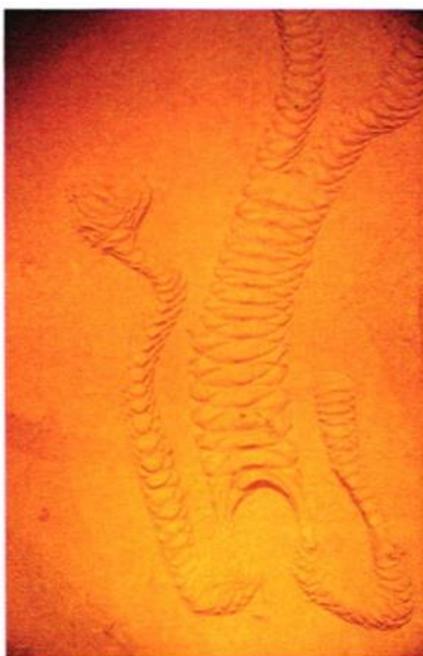
sa « poche-mère » arrangée à son goût, tantôt délesté de toutes ses attaches en faisant flotter des structures aériennes éphémères. Quand il n'est pas occupé à se tailler une matrice rigolote, il s'en va explorer l'univers extérieur en plaçant en orbite, ici un gazon aérien (au musée

des Beaux-Arts à Angers), là l'empreinte d'un pied couissant au-dessus de la Vienne (pour le 450^e anniversaire du premier livre de Rabelais), là encore (et c'est tout récent) un Rabelais flottant entre Loire et ciel au port de Cunault.

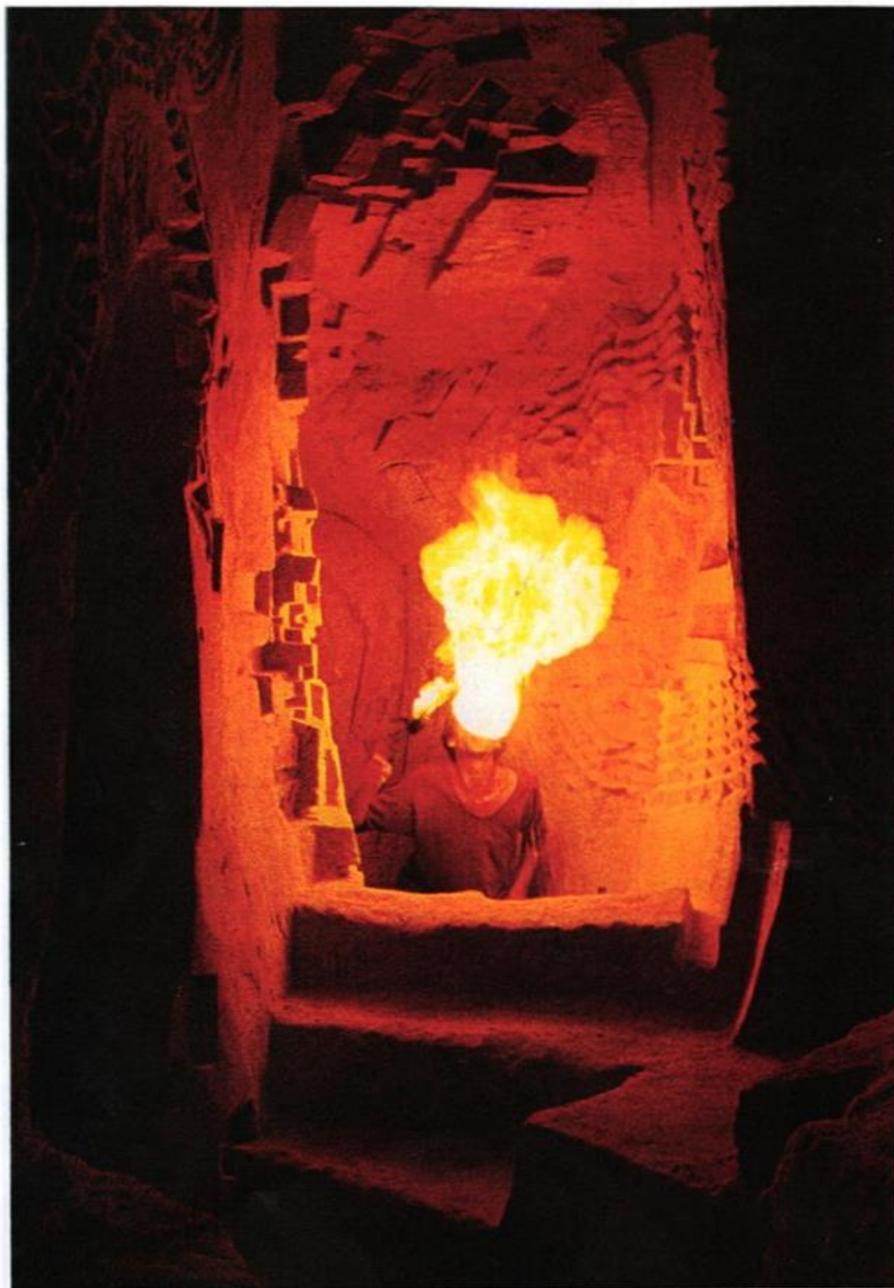
Cette dualité, cette bipolarité marquent toujours l'œuvre de Warminski : extérieur-intérieur, jour-nuit, compact-fluide, lourd-léger !

4 000 TONNES DE TUFFEAU ARRACHÉ ET DE BÉTON COULÉ

Mais où diable Jacques Warminski, fils d'un peintre « qui n'a jamais montré ses toiles à qui que ce soit », est-il allé chercher ce désir de créer des espaces de liberté dans des troglos abandonnés et d'aller faire sonner comme une harpe des fils tendus qui sont autant « de personnages s'arrachant à la pesanteur, évoluant dans le fluide et préfigurant un demain où l'individu investira l'atmosphère au quotidien » ? L'homme de l'Orbière est massif. Un roc. Tendre comme le tuffeau et subtil comme les petites choses qu'il laisse se déliter lentement sous le soleil et le vent. Le paraître ne l'intéresse pas. La mémoire des



Un étrange personnage dans la grande cavité.



Cracheur de feu à l'Orbière : un fascinant monde souterrain qui n'a pas été creusé au hasard.

lieux, si. Inconsciemment sans doute, l'iconoclaste ancien élève des Beaux-Arts d'Angers et de l'école Boullé à Paris a dû être marqué par cette image du ventre-refuge. Ses lectures — Rabelais, encore et toujours — l'ont sûrement aidé à conquérir des univers nouveaux. Après tout, Rabelais a d'abord libéré des espaces littéraires, avec un verbe subversif soumis à la seule libido.

Nourri à la mamelle de quelques légendes rabelaisiennes — dont le souvenir lui procure toujours de la jouissance — Jacques Warminski s'est donc penché sur les trous. En 30 ans, il a vu à peu près tout ce que la terre compte de sites troglodytiques : à raison de 13 ou 14

voyages d'études, il a observé des villages troglos encore habités au pied de la Sierra Nevada en Espagne (où il a séjourné 16 mois), vu les gruyères de Capadoce, de Tunisie, de Lybie. Plans, croquis, notes diverses. Il a pu observer, en Espagne surtout, la façon dont vivaient 70 % de la population dans les villages troglodytiques du Saumurois jusqu'à la Révolution. Fascinant monde souterrain qui n'a pas été creusé au hasard : les versants de la forêt de Milly recèlent à eux seuls la moitié des sites évités de la région, pour des raisons géologiques. Tous les éléments de la vie sociale et économique y sont recensés : chapelle, ferme, auberge, artisanat et même cathédrale

souterraine ! Malgré la représentation d'images négatives que suscite cette vie sous terre, il y a lieu de croire qu'elle pouvait être aussi synonyme de qualité de vie. A Préban ou Trèves, mais aussi le long de la façade naturelle de la Loire, entre Saumur et Montsoreau, on trouve des logis seigneuriaux fort bien agencés.

Il est facile d'imaginer la somme d'efforts déployés pour creuser cette roche à des fins d'abord domestiques, puis, à partir de la Renaissance, économiques. Warminski, lui, a voulu se transporter physiquement au XII^{ème} siècle lorsqu'il a acheté l'Orbière il y a 20 ans. Aussi fou que cela puisse paraître, pendant cinq mois il a travaillé jour et nuit dans la masse monolithique, s'éclairant à la seule bougie. Les troglodytes du Moyen-âge ne faisaient pas autrement. Il lui fallait « rencontrer les formes », et dormir dedans pour comprendre le lieu et s'en imprégner. 4000 tonnes de tuffeau arraché et de béton modelé et moulé. Des années à gratter des paysages graphiques dans la bulle d'air et à les faire revivre, en écho, dans des sculptures extérieures. C'était, et c'est toujours, l'Hélice Terrestre de Warminski. Ses objets éphémères — invitant à lever le nez pour se moucher avec les étoiles — sont, eux, sans cesse à réinventer. C'est le monde éclaté du plasticien ; la vie en bleu et en jaune (ses couleurs préférés, celles de la Renaissance), légère, musicale, qu'il tisse pour le cosmos. Une chimère ? Peut-être. Un rêve de gosse jouant de temps à autre avec des cerfs-volants, mais revenant toujours dans la « poche-mère » ? A moins que Jacques Warminski ne soit en train de proposer une partition neuve, propre à faire passer ses contemporains du premier au troisième millénaire en les pressant de regarder l'univers autrement. C'est pour cela qu'il a engrangé 5000 clichés en couleurs et 10.000 photos en noir et blanc, sans compter les milliers de dessins, les moulages, et les maquettes de troglodytes, qui constituent la mémoire de l'Orbière.

Tout cela est à l'échelle d'un imaginaire de géant. D'un fou qui n'aime pas les petits projets, les petites histoires, les petits propos d'artistes. Comme il dit, « l'Orbière, c'est pas remboursé par la Sécurité Sociale ». ■

Alain Mariez